

du péritoine, qui dans d'autres cas de gale rentrée laisse transpirer facilement une trop grande fluidité aqueuse laquelle ici peut-être a fini par disparaître par l'épuisement de la masse des sèves, épuisement occasionné par la quantité d'expectoration des poumons.

Dans les trois autopsies que je viens de citer il était à remarquer que, malgré la présence de poumons tuberculeux, les glandes lymphatiques n'étaient ni gonflées ni endurcies, et qu'ainsi il n'y avait nulle trace de grande acreté scrofuleuse. L'apparence saine de la substance pulmonaire entre les petits durillons, là où ils sont encore épars comme dans les deux premiers individus, enfin cette forme évidente de pustules là où elles se rapprochent de la superficie des poumons, tout cela s'accorde parfaitement avec le signe caractéristique de la phthisie galeuse vendant la vie, avec l'espèce particulière d'évacuation qui y est attachée, et prouve clairement l'existence des pustules galeuses internes quand elles ont été imprudemment chassées de la peau. Beaucoup d'écrivains modernes ont déjà remarqué ces pustules dans les autopsies, mais faute de remonter à l'origine leurs observations n'ont pas profité à la médecine pratique. Ainsi Baillie nous apprend (dans son Anatomie pathologique) qu'il a parfois trouvé dans les poumons un certain nombre de petits abcès épars, dont aucun n'était plus gros qu'un pois, que leur pus était un peu plus épais que celui résultant d'une inflammation ordinaire, et ressemblait à du pus scrofuleux; mais que la substance pulmonaire qui entourait immédiatement ces abcès, était d'une nature parfaitement saine et qu'aucune des cellules ne paraissait close.

Cependant Morgagni (Ep. anat. med., LV, art. 7) indique déjà, d'après une observation de Buddens, la vraie origine de ces pustules internes. Buddens ne croit pas que le pus qui sort de ces abcès altère à jamais les intestins. Il a rencontré de semblables pustules dans le péricarde et sur la partie externe du cœur. Il les a souvent examinées et leur trouve la plus grande analogie avec les pustules psoriques de la peau, bien qu'il arrive plus rarement que des éruptions cutanées, telles que la petite-vérole engendrent aussi des pustules intérieures. Lieutaud (dans son *Historia anatomica medica*, I. II, obs. 151 et 7) non-seulement cite un exemple, à ce qu'il paraît, exactement observé par Kerkring, mais il a lui-même ouvert un jeune homme de 22 ans, mort le neuvième jour dans le délire et les angoisses causées par la variole, et il a trouvé les organes de la poitrine et du bas-ventre, de même que les artères et leurs ramifications chargés de boutons qui ne différaient pas de ceux de la peau. Comment, après toutes ces observations, peut-il se faire qu'on ait donné si peu d'attention à l'origine de ces pustules intérieures après des maladies chroniques? L'étude de cette origine eût bientôt conduit au signe caractéristique de la phthisie galeuse dans ses commencements. Ce signe important consiste en une expectoration aqueuse, parfois garnie d'écume, décolorée, où nagent des tas épars de gros pus jaune qui son mêlés au reste de la fluidité sans y être en dissolution. Je n'ai jamais trouvé cette expectoration dans une autre sorte de phthisie, et jamais quand il

n'y avait pas déjà commencement de phthisie provenant de gale répercutée. Les petits grains que rejettent souvent les malades atteints de phthisie scrofuleuse, et qui craquent entre les dents et exhalent une mauvaise odeur, diffèrent des petits paquets de pus qu'on rejette dans la phthisie galeuse, en ce que ces derniers sont un pus véritable, un peu épais, tendre, non tartreux et n'exhalant point d'odeur. Ils semblent un pus distrait de pustules internes isolées des voies de la respiration, lequel s'est mêlé comme mécaniquement à la sécrétion uniquement aqueuse du reste de la partie irritée de ces voies.

Bien que Portal fasse mention des phthisies pulmonaires et les ait aussi vues arriver à la suite de la gale, il ne parle cependant pas de ce signe décisif, signe d'autant plus important à connaître, que la plupart des malades, comme nous en avons déjà fait la remarque, ne veulent pas convenir, par une sorte de mauvaise honte, qu'ils ont eu la gale et l'ont fait passer par des onguents. Bang (extrait du Journal de l'hospice de Copenhague) lui-même, qui en sa qualité de médecin populaire était fixé à ce préjugé, celui des médecins de nos jours qui a prêté le plus d'attention aux suites funestes de la gale rentrée et qui souvent a observé les maladies de poitrine provenant de cette source, paraît cependant ne pas avoir remarqué ce symptôme important; il en est de même de Michælis, Weire (V. les ouvr. précités) et d'autres, bien que ces médecins parlent de maladies de poitrine qu'ils ont vu provenir de gales guéries par des onguents.

Ceux que j'ai vus atteints de la phthisie galeuse étaient toujours des hommes jeunes, dans la force de l'âge, de vingt jusqu'à une trentaine d'années. Il est vrai que plusieurs de ces malades révélaient, par leur constitution, une disposition évidente à la phthisie, même sans gale rentrée; mais j'ai aussi vu mourir de cette phthisie des hommes dont la poitrine large et le corps athlétique ne faisaient craindre rien moins qu'une phthisie pulmonaire. Cette maladie mortelle se trouve naturellement le plus souvent parmi les classes de la population où la gale est le plus commune; mais j'ai reconnu par plusieurs exemples individuels que la pauvreté, la mauvaise nourriture, le séjour dans des localités humides ne sont pas des accessoires indispensables pour produire la maladie. La guérison d'une gale en suppuration par des graisses est une cause suffisante pour les personnes qui mènent une vie sédentaire. Nous avons emprunté plus haut à Morgagni l'exemple rare d'un jeune garçon atteint de pustules galeuses internes même avant la virilité. Nous parlerons plus bas des maladies que la gale répercutée attire aux femmes après la virilité. Dans les jeunes hommes la gale rentrée est bientôt suivie d'un sentiment d'oppression dans la région de l'estomac, le malade croit être repu quand même il n'a pas beaucoup mangé; vient ensuite la privation d'appétit, et l'on sent de l'oppression au milieu de l'os pectoral, la respiration est gênée surtout quand on gravit une montagne, qu'on court rapidement; à ces inconvénients se joint une toux brève, d'abord sèche et insignifiante, et bientôt après une faiblesse marquée aux genoux. A mesure que les accidents de poitrine augmentent,

Les douleurs précédemment ressenties dans la région de l'estomac se produisent; il est même des malades qui prétendent n'en avoir jamais senti. La toux est maintenant accompagnée d'une légère expectoration de l'espèce décrite plus haut et qui sert d'indice pathognomonique que la maladie est actuellement la phthisie galeuse. Le crachement de sang est rare; plusieurs malades morts de cette espèce de phthisie n'ont jamais craché une goutte de sang durant toute la maladie. Mais d'autres qui dans le commencement de la phthisie se sont encore échauffés par la danse, des veillées ou par la boisson, ont d'abord craché du sang. Ils éprouvent des points isolés sur la poitrine, le malade se plaint de souffrir dans diverses places affectées. Peu à peu viennent s'associer à cette phthisie la constipation, la consomption, un pouls constamment étique, des transpirations nocturnes, et pendant ce temps les expectorations deviennent plus fortes, amènent de plus grandes quantités de pus particulièrement aqueux qui semblent maintenant provenir d'abcès aux poumons. Les diarrhées, les aphthes dans la bouche, surtout l'enrouement de la voix, le gonflement des extrémités qui accompagnent ordinairement toute phthisie complète ne tardent pas à se manifester, et le malade meurt entièrement épuisé. La grande quantité de pus aqueux expectoré en dernier lieu, la chaleur peu durable de la fièvre, l'ardeur peu significative de la paume des mains, l'absence de joues rouges et de la teinte pâle et aqueuse en quelque sorte du visage et de la peau en général, moins d'angoisses accablantes que dans plusieurs autres espèces de phthisie, et ce qui en est peut-être la conséquence, moins de crainte de la mort, moins d'espoir obstiné de se rétablir, une plus grande tranquillité d'âme et absence de ce dépit, de cette humeur curieuse qui règne si constamment dans la disposition morale d'autres phthisies, m'ont semblé caractériser, achever le caractère distinctif de cette espèce de phthisie. Comme ici tout le tissu des poumons n'est pas affecté précédemment, que leurs nerfs souffrent peu et qu'il n'y a pas d'empêchement général dans la petite circulation pour occasionner de vives angoisses; comme les pustules galeuses d'abord éparses ne touchent pas au reste du tissu des poumons, que les abcès galeux ne sont pas accompagnés de beaucoup d'inflammation, que le malade s'épuise plus par la perte générale de sève que par de très-grandes suppurations extérieures, asthéniques, aqueuses, il ne meurt pas étouffé, et on peut s'expliquer ces différents symptômes.

Eu égard à l'âge déterminé où cette phthisie se manifeste presque exclusivement, on pourrait la confondre avec celle qui frappe les personnes qui, après s'être fortement échauffées, boivent précipitamment une liqueur trop froide, ou bien avec la phthisie pulmonaire qui résulte d'inconvénients menstruelles. Dans l'une et l'autre c'est également l'estomac qui souffre d'abord; mais dans l'un et l'autre il souffre plus que dans la phthisie galeuse. Dans la phthisie survenue pour avoir bu froid quand le corps est échauffé on remarque pendant un assez longtemps l'état d'atonie qu'a produit le changement précipité de température dans l'estomac, avant que cette même atonie communiquée probablement aux

poumons par les nerfs, et que la marche en sens inverse des congestions, qui accompagne toutes les phthisies finisse par occasionner en affaiblissant l'élasticité des poumons, des inflammations asthéniques dont la suite nécessaire est une suppuration destructive, qui ne forme pas de nouvelles granulations. Lorsque l'on boit vite froid quand le corps est trop échauffé, dans les cas même où l'homme n'est pas frappé soudain de maladie ou ne meurt pas bientôt, il venait de l'œsophage certain malaise vis-à-vis la région où l'artère s'étend en deux ramifications. Ce malaise, qui n'est pas une douleur violente, se communique à l'estomac et il survient un sentiment de faiblesse dans l'estomac, une privation d'appétit, une sensation de plénitude dans la région supérieure du ventre, bien plus marquée que dans la phthisie galeuse; elle est aussi plus fréquemment précédée de toux avec crachement de sang. L'expectoration caractéristique de la phthisie galeuse manque; à sa place arrive l'expectoration suppurative et se montre mêlée plus uniformément; la phthisie même fait des progrès plus rapides que celle ordinairement qui vient à la suite d'une gale rentrée, et elle est accompagnée d'une plus grande chaleur de fièvre que cette dernière. La phthisie qu'entraîne quelquefois pour les jeunes filles l'interuption de leur purification mensuelle ou le développement trop tardif de cette sécrétion quand après avoir été longtemps disposée à la chlorosis, une jeune fille échauffée par la danse, légèrement habillée, va promptement à l'air ou se rafraîchit en buvant. Cette phthisie se distingue de la phthisie galeuse par l'attaque plus violente de l'estomac, lequel souvent dans ce cas enfle d'une manière sensible à l'extérieur, fait mal, et donne des envies de vomir ou produit des vomissements effectifs. Elle se distingue aussi par une toux convulsive, souvent accompagnée non-seulement d'oppression sur la poitrine ou de points isolés, mais de douleurs réelles, surtout dans la région du diaphragme. Dans cette phthisie provenant de la menstruation l'expectoration de pus consiste en gros morceaux de pus épais verdâtre. Ce ne sont jamais de ces filets de pus nageant isolément dans une eau semblable à de la salive qui se remarque dans les commencements de la phthisie galeuse, mais cette dernière n'a pas ces angoisses générales, presque étouffantes de la phthisie pulmonaire née de vices de la menstruation. Sous le rapport de la chaleur fébrile, cette dernière phthisie s'accorde aussi plus avec celle dont on est frappé pour avoir bu froid trop vite qu'avec la phthisie galeuse. D'ailleurs, et nous l'avons déjà fait remarquer, comme cette dernière maladie ne frappe, presque sans exception, que les jeunes hommes, il n'est guère possible de confondre les deux maladies. Portal ne cite qu'un seul exemple (Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonique, t. I, p. 147) où il y eut à examiner une complication des deux. « La malade, après une éruption galeuse promptement disparue, eut des serremments de poitrine avec des accès convulsifs de toux; les menstrues ne parurent pas. Elle se plaignit d'une vive douleur dans la poitrine, il se forma une fièvre qui empirait le soir. Mais lorsque le soufre, que l'on employa après une saignée, un vésicatoire et

des boissons chaudes, eut fait renaître l'éruption cutanée dans les articulations, les serremments de poitrine et les incommodités de la respiration cessèrent; la malade continua le soufre environ 40 jours, entre tint longtemps le vésicatoire avec des cantharides et fut guérie radicalement.

La gale guérie par des onguents amène ordinairement, du moins dans nos contrées pour les jeunes filles nubiles ou pour celles qui sont prêtes à le devenir, au lieu de phthisie une espèce particulière de chlorosis hystérique qui résiste obstinément à la cure par le fer, si l'on ne provoque pas en même temps une éruption de la peau; se joint à la suppression ou à l'irrégularité des écoulements menstruels, souvent se borne à les retarder ou à les diminuer; et elle offre tous les autres signes de la chlorose, mais avec les lèvres moins décolorées, et se distingue particulièrement de la chlorosis ordinaire par des crampes hystériques, des angoisses, par un plus grand travail de l'estomac, par plus d'ardeur passagère au visage et notamment par le vertige qui lui est propre. Un cas de cette espèce de chlorosis que j'ai à traiter en ce moment me montre que les crampes hystériques cessent aussitôt que par l'onguent de tartre vomitif (voyez le 1^{er} cahier de ces Essais,) on provoque une éruption sur la région de l'estomac. Cette espèce de chlorose qui résiste pendant des années à tous les efforts du médecin praticien qui en ignore la source, n'est pas seulement la suite d'une gale guérie par des onguents, elle arrive aussi à la suite d'une simple teigne traitée de la sorte. Cette chlorosis semble dans certains cas s'élever jusqu'au caractère compliqué d'une phthisie galeuse et menstruelle. Ainsi s'est présentée à la clinique une jeune fille formée, qui deux mois auparavant avait été affligée de la gale et l'avait fait partir par un onguent au moment même où elle attendait ses règles. Ses règles ne vinrent pas, et il s'ensuivit une constipation de plusieurs jours; parfois un feu violent s'élevait rapidement depuis la vessie jusqu'à la région de l'estomac qui pendant quelques minutes ôtait à la malade l'usage de la voix. Elle se plaignait en même temps de battements de cœur, de chaleur dans la tête et de vertige. Une autre jeune fille de 22 ans avait aussi, deux ans auparavant, voulu faire partir la gale au moyen d'une pommade, mais n'avait jamais pu réussir à s'en délivrer complètement, et il était encore resté des traces de l'éruption. Cette jeune fille eut six mois après le premier recours aux frictions des maux accompagnés d'enrouement, il y eut en même temps suspension des règles, battements de cœur, angoisses, courte respiration, grand affaiblissement, surtout après les repas, pieds enflés et parfois des douleurs au bras gauche. Le cou semblait rouge à l'intérieur mais sans abcès; on ne remarquait d'ailleurs rien qui annonçât des infirmités vénériennes, mais rien non plus qui indiquât une véritable phthisie; les selles même étaient natu-

relles et tout l'extérieur de la malade semblait démentir la violence des symptômes de la maladie que nous venons d'énumérer. Je n'ai jamais non plus vu, de même que Portal, que ces maladies à la suite d'une gale rentrée aient causé aux jeunes filles une véritable phthisie; j'ai vu au contraire des cas où, dans le cours de quelques années, des jeunes filles atteintes à un haut degré de cette espèce de chlorosis perdirent insensiblement et d'elles-mêmes ces accès de maladie sans qu'il reparût de véritable éruption galeuse, si ce n'est un seul cas où il y eut parfois une éruption. Cependant, j'ai à traiter en ce moment une fille d'une trentaine d'années où la gale traitée par les onguents a produit du désordre dans les menstrues et une apparence de phthisie qui bientôt s'est changée en cette chlorose dont il est ici question, et maintenant au bout de quinze ans attaque encore la vie. La chlorosis passa insensiblement en accès de vertige, il y eut affaiblissement dans le mouvement des bras, puis faiblesse sensible aux pieds, prélude de la paralysie galeuse dont nous parlerons plus bas. Les crampes hystériques au bas-ventre et dans la poitrine ne cessèrent cependant pas entièrement; la malade sentait un froid insupportable, et la circulation du sang était faible, l'estomac était affaibli et le visage encore d'un teint pâle presque de chlorose. Il y avait équilibre entre les diverses formes de maladies, aucune ne se développait complètement, et toutes avaient une cause commune. Mais l'état de la pauvre malade était aussi cruel que si elle avait souffert d'un seul mal. Enfin, on la soulagea en lui faisant prendre pendant plusieurs semaines au printemps une mixture pour favoriser la transpiration, composée de naphthe et de sel muriatique et en provoquant des pustules extérieures au moyen de l'onguent de tartre vomitif. La femme paraît d'ailleurs avoir dans la gale et dans la gonorrhée une moindre irritabilité que l'homme; et il est assez remarquable que la gale qui est indigène dans toutes les hautes régions montagneuses où l'air est plus libre et non dans les bas-fonds marécageux, et qui attaque particulièrement les enfants dont la sueur a déjà de l'aigreur, n'excite de phthisie suppurative que dans le sexe masculin et ordinairement dans les organes de la respiration, tandis que chez la femme dont le système artériel est plus faible, la gale rentrée occasionne plus d'accidents de nerfs, qui moins mortels cessent insensiblement à mesure que l'irritabilité s'émousse. Le pus de la gale en lui-même, en tant qu'il s'agit de son acidité ou de son alcalescence, ne donne point de solution à cet égard, du moins d'après nos faibles expériences. Le pus retiré des pustules galeuses des enfants ne change pas la couleur du papier, qu'on l'ait teint en jaune avec du curcuma ou en bleu avec de la teinture de tournesol.

(La suite au prochain volume.)

D'HYGIÈNE PUBLIQUE

ET

DE MÉDECINE LÉGALE.

JANVIER 1839. (1^{er} TRIMESTRE.)

MÉDECINE LÉGALE.

CONSULTATION MÉDICO-LÉGALE.

Suspicion d'empoisonnement par des sels de plomb et de cuivre: affaire portée devant la Cour d'assises de la Côte-d'Or; par M. ORFILA. (Lu à l'Académie royale de médecine.)

Le 8 août 1838, la cour d'assises de la Côte-d'Or fut saisie d'une affaire d'empoisonnement qui intéresse la médecine légale sous plus d'un rapport, et dont je crois, par conséquent, devoir entretenir l'Académie.

Le docteur Rittinghausen, juriconsulte habile, voyageait depuis longtemps avec le sieur Schneider, médecin-oculiste; celui-ci tomba malade à Lyon, le 7 septembre 1836; tous deux arrivèrent à Dijon le 12 du même mois; la maladie de Schneider prenant un caractère sérieux, le docteur Laville de Laplaigne, médecin homœopathe, fut appelé pour traiter le malade, qui succomba le 24 septembre dans la nuit, dix-huit jours après l'invasion de la maladie. Le 21, Rittinghausen, qui jusque-là avait seul donné à Schneider les soins de l'amitié, voyant que la mort était imminente, part subitement, disant qu'il allait à Neuchâtel en Suisse. Le cadavre fut inhumé, et ce ne fut qu'au bout de huit mois, le 19 juin 1837, que l'autorité, soupçonnant que la mort pouvait être le résultat d'un empoisonnement, ordonna l'exhumation du corps. L'analyse chimique fit découvrir, dans le canal digestif de Schneider, du plomb et du cuivre, et Rittinghausen fut accusé d'avoir empoisonné son ami. Le ministère public obtint une ordonnance d'extradition, et l'inculpé fut conduit de la Belgique dans les prisons de Dijon. Là, il ne tarda pas à me communiquer, avec le plus grand détail et dans plusieurs lettres, toutes les circonstances de l'affaire, et me pria de lui donner mon avis: je rédigeai la

TOME IV. 5^e s.

consultation que je vais avoir l'honneur de vous lire, et dont la conclusion principale était que l'empoisonnement n'était point prouvé. Les débats s'ouvrirent, comme je l'ai déjà dit, le 8 août; et, quoique à la fin de la journée du 9, tout annonçât que Rittinghausen serait acquitté, il se perdit dans son cachot, dans la nuit du 9 au 10. Voici, messieurs, la consultation que j'adressai à l'inculpé, le 25 juillet de cette année.

Paris, 24 juillet 1838.

A monsieur Rittinghausen, docteur en droit.

Monsieur, vous m'avez écrit plusieurs lettres pour me faire connaître les principales circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la mort du docteur Schneider, que vous êtes accusé d'avoir empoisonné; et vous m'avez demandé ce que je pensais des symptômes qu'il a éprouvés pendant la maladie qui l'a conduit au tombeau, de la médication à laquelle il a été soumis par M. Laville de Laplaigne, et du rapport de M. Sené, Payen et Fleurot sur l'analyse des matières contenues dans le canal digestif du cadavre. Il vous a paru qu'un examen approfondi de ces divers faits pouvait me permettre d'établir que rien ne prouve que Schneider soit mort empoisonné, et que, dès lors, vous n'êtes pas passible du crime que l'on vous impute.

Avant d'avoir reçu les pièces que vous m'avez transmises, et, par conséquent, avant de connaître l'affaire, je vous ai exprimé le désir d'être officiellement consulté par le ministère public, et je vous ai constamment prié de tenter auprès de M. le président du tribunal toutes les démarches qui vous paraîtraient nécessaires pour qu'il en fût ainsi. Le ministère public n'agissant que dans l'intérêt de la société, accueille avec la même faveur les faits qui peuvent servir l'accusation et ceux qui sont utiles au prévenu. De mon côté, je ne conçois pas une expertise faite dans un autre intérêt que celui de la vérité: dès lors, monsieur, vous ne vous étonnerez

1 K.